

SOCIÉTÉ

RUCHES D'ART

Des ateliers scientifiques pour rapprocher les gens

MARTINE LETARTE

Collaboration spéciale

La Ruche d'art Pointe-Saint-Charles, un lieu où les gens du quartier se retrouvent pour créer gratuitement et en toute liberté, s'est aventurée hors des sentiers battus la semaine dernière en présentant un atelier scientifique. Le thème? «De quoi a-t-on besoin pour être heureux et en santé?» Rien de moins!

Comme scientifiques présents, on trouvait Morgan Kahenttonni Phillips, étudiante au doctorat de Kahnawake qui s'intéresse à l'approche culturelle en santé dans sa communauté, Satoshi Ikeda, chercheur de Concordia engagé dans le domaine de la sociologie de l'alimentation et de l'économie sociale, puis Vagner Raso, chercheur qui s'intéresse au vieillissement, à l'immunologie et à l'exercice.

L'atelier scientifique est un projet de Janis Timm-Bottos, professeure au département de thérapies par les arts de l'Université Concordia et directrice du Réseau des ruches d'art. Elle présentera l'initiative lors du cinquième colloque international du Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) qui se tient les 6 et 7 avril à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

«L'idée des ateliers scientifiques vient d'Europe et on l'a adaptée, affirme-t-elle. Nous souhaitons engager des conversations sur des sujets larges qui intéressent les gens du quartier.»

L'objectif est aussi d'amener les citoyens à rencontrer des scientifiques et à échanger avec eux.

«Les scientifiques présentent quelques idées, mais ce n'est pas fait sur un ton universitaire, explique Janis Timm-Bottos. C'est très informel. On choisit aussi des gens avec des profils très diversifiés qui viennent présenter différents savoirs. On ne veut pas que des savoirs occidentaux. On souhaite présenter plusieurs voix et que tout le monde participe à la discussion. Les scientifiques veulent savoir aussi ce à quoi croient les gens et ce qui fonctionne pour eux.»

Les ateliers scientifiques dans les ruches d'art ont commencé au Québec en 2015 à Saint-Henri. On y a parlé notamment de réactions chimiques, de sucre, de gravité et des stratégies de camouflage des animaux. Avant de commencer un atelier scientifique, les participants sont invités à la ruche d'art pour créer en s'inspirant du sujet du jour.



RUCHE D'ART SAINT-HENRI

Un atelier scientifique tenu en février à la Ruche d'Art Saint-Henri, ruche où tout a commencé au Québec en 2015.

Après Saint-Henri, il s'est tenu des ateliers dans les quartiers Centre-Sud et Notre-Dame-de-Grâce. Pointe-Saint-Charles vient de s'ajouter à la liste, puis le Musée des beaux-arts de Montréal inaugurerait cette semaine sa Ruche d'art et on y tiendra aussi des ateliers scientifiques.

Rapprocher l'art et la science

Lier l'art et la science ne va pas nécessairement de soi pour tout le monde aujourd'hui. Mais l'équipe de Janis Timm-Bottos est convaincue des bienfaits de l'initiative.

«Depuis des centaines d'années maintenant, l'art et la science sont séparés, mais ce n'était pas ainsi avant, dit-elle. On a juste à penser à Léonard de Vinci qui était à la fois un grand scientifique et un grand artiste! Nous croyons qu'il est temps de rapprocher les deux disciplines.»

Les équipes des ruches se trouvent toutefois confrontées à certaines réticences avec leurs ateliers scientifiques.

«On a commencé ces ateliers avec 10 personnes seulement à Saint-Henri, affirme Janis Timm-Bottos. Mais nous avons persévéré et, comme nous avons une relation très forte avec la

communauté dans le quartier, nous avons réussi à attirer de plus en plus de gens.»

Pour étendre ces ateliers au reste du réseau, la chercheuse s'attend à relever des défis. Parce que si chaque ruche d'art a différents profils de participants, tous ne sont pas nécessairement à l'aise de participer à des activités scientifiques.

«Les ruches d'art permettent à tout le monde dans le quartier de participer à des activités culturelles sans avoir à déboursier d'argent, explique M^{me} Timm-Bottos. On y trouve toutes sortes de participants, dont plusieurs personnes marginalisées.»

Les ruches d'art utilisent donc l'art comme outil d'inclusion sociale.

«C'est important que les gens s'y sentent bien, s'y sentent bienvenus et qu'ils développent un sentiment d'appartenance à leur ruche d'art, indique-t-elle. Or, plusieurs personnes ne sont pas nécessairement à l'aise avec des scientifiques. Nous souhaitons avec ces ateliers lever les barrières et briser les stéréotypes des deux côtés. Mais, ça prend du temps. Il faut poursuivre le travail.»

Les ateliers scientifiques ont enregistré plus de 600 entrées

pendant leur première d'année d'implantation.

Réseau des ruches d'art

Auparavant installée au Nouveau-Mexique, Janis Timm-Bottos est arrivée au Québec en 2011 et elle y a implanté le concept des ruches d'art, qui reçoivent beaucoup de matériel de création sous forme de dons.

«Au départ, c'étaient des cher-

cheurs comme moi qui démarraient des ruches d'art, mais de plus en plus de gens ont commencé à aimer l'idée, à croire en leurs bénéfices et à en démarrer», explique la professeure.

Puis, le Réseau des ruches d'art a été créé en 2014.

«Les ruches d'art fonctionnent de façon indépendante, mais nous avons créé notre site Internet, nous partageons de l'information, nous réalisons des projets

ensemble et la création des ateliers scientifique en est un», explique Janis Timm-Bottos.

On compte maintenant 104 ruches d'art dans le monde, dont 45 au Québec. On en trouve notamment dans des bibliothèques, dans des immeubles de logements sociaux et très bientôt, au musée.

Informations

<http://lesruchesd'art.org/>

RUELLE

SUITE DE LA PAGE H 8

mobiliers urbains. Là, on parle de projets en énergie et en mobilité.»

L'organisme Solon et la Chaire de recherche sur la transition écologique de l'UQAM ont défini ensemble, durant les cinq derniers mois, ce qui pouvait être considéré comme un milieu de vie pour la suite de la démarche. «Ce fut un processus enrichissant, indique René Audet, professeur titulaire de la Chaire de recherche sur la transition écologique. Cela nous a amenés à parler à tout le monde, à tous les organismes des quartiers, puis de se mettre un peu d'accord sur le type d'interventions, sur quel milieu de vie serait plus propice.»

Quatre voisinages ont été ciblés pour le projet pilote, soit deux dans le quartier Rosemont-La Petite-Patrie, un dans Villeray et un dans Limoilou, à Québec. Le Fonds d'action québécois pour le développement durable (FAQDD) a accordé 160 000\$ à cette initiative. L'organisme Solon constitue le partenaire terrain de la Coop Carbone pour les trois voisinages participants de Montréal.

Partir des besoins exprimés

Le projet devrait s'étaler sur environ deux ans. Des chercheurs de la Chaire de recherche sur la transition écologique de l'UQAM accompagneront la démarche à travers une recherche-action, tandis que les initiatives citoyennes bénéficieront de l'expertise de plusieurs partenaires, dont le Chantier de l'économie sociale, l'organisme Territoires innovants en économie sociale et solidaire (TIESS), la SODER, le Centre interdisciplinaire de recherche en opérationnalisation du développement durable (CIRODD), ainsi que l'incubateur et accélérateur d'entreprises à vocation sociale L'Esplanade.

Des assemblées citoyennes et des ateliers seront organisés ce printemps, pour élaborer avec les résidents une vision partagée d'un milieu de vie convivial, résilient, prospère et inclu-

sif, qui réduit par la même occasion ses émissions de gaz à effet de serre. «L'un des piliers de l'innovation sociale, selon nous, est de partir des besoins exprimés par les collectivités, à partir desquels on peut concevoir des solutions», observe M. Fouss.

Celui-ci affirme avoir été prévenu des tensions émergeant parfois de la rencontre des besoins écologiques et sociaux. Il assure y faire très attention. «Ce n'est pas comme si vous allez chercher uniquement des gens qui "tripent" sur les énergies renouvelables, qui habitent des endroits différents et qui s'achètent ensemble une éolienne, indique-t-il. Quand tu travailles dans un milieu de vie, l'objectif est d'impliquer le plus de gens possible vers la création de solutions collectives qui correspondent aux besoins des personnes. On veut ouvrir le jeu par rapport à des solutions qui sont purement environnementales.»

La mise en œuvre des premiers projets collectifs et locaux débutera l'automne prochain si tout se passe comme prévu. Ces derniers seront limités, dans un premier temps, aux enjeux de mobilité et d'énergie. René Audet souligne que les pistes proposées peuvent s'avérer beaucoup plus légères que le système de géothermie proposé à travers Celsius. «On peut penser à des bornes de recharge pour les véhicules électriques, le partage de voitures et de vélos, ainsi que plein de formes de mobilité active ou partagée qu'on pourrait essayer de mettre en place à partir des ruelles, suggère-t-il. Ce sont toutes sortes d'innovations sociales, parfois socio-techniques, qui visent ultimement à lutter contre les changements climatiques. Mais c'est plus que ça: c'est l'idée de recréer le lien social à partir des milieux de vie, pour qu'on puisse connaître les voisins et les commerces autour afin d'atteindre une sorte de cohésion sociale qui permettra ce prochain pas dans la lutte contre le changement climatique.»

Le but ultime de la recherche-action qu'il mène dans le cadre de cette expérience consistera à découvrir des solutions reproductibles, pour qu'elles puissent être transférées et répétées dans la transition écologique et sociale d'autres milieux de vie.

CONCORDIA

PLACE À LA NOUVELLE GÉNÉRATION!

LA SÉCURITÉ AUTOMOBILE, UNE HISTOIRE DE BAGUETTE?

Une mousse métallique conçue à Concordia peut sauver des vies en absorbant l'énergie produite dans un accident de voiture. Soumise à un choc, cette matière se redéploie comme un pain croustillé au lieu de céder comme un craquelin.

UNIVERSITÉ Concordia UNIVERSITY

CONCORDIA.CA/DEJADEMAIN